

L'Avenir

LE NUMÉRO

5

CENTIMES



DE LYON

JOURNAL RÉPUBLICAIN SOCIALISTE

ANNONCES :

Amateur...
Bachelier...
Chemin...
Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal
10, Cours de la Liberté, 10

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

10, Cours de la Liberté, 10
LYON

ABONNEMENTS :

3 mois 6 francs
Lyon et départ^s limitrophes. 5 f. 10 l. 50 c.
Pour les autres départ^s.... 6 f. 12 l. 50 c.
(Etranger : port en sus)
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois

NOS SURPRISES

Nous rappelons à nos lecteurs que l'**AVENIR** réserve tous les jours des Surprises à plusieurs d'entre eux.

Je reconnais avoir reçu du journal l'Avenir de Lyon, par suite de la convocation trouvée dans mon journal, la somme de dix francs.

RIVOIRE,

Rue des Templiers, 7.

Lyon, le 2 janvier 1885.

Je reconnais avoir reçu du journal l'Avenir de Lyon, par suite de la convocation trouvée dans mon journal, la somme de dix francs.

CHEVALLIER,

Rue d'Avignon, 5.

Lyon, le 2 janvier 1885.

LE PACTE DE FAMINE

Jacques Bonhomme et Jean Bonsens sont aux prises, le libre échange s'empoigne avec le protectionisme et de là, grande colère chez les deux idées. Dire de quel côté est le droit est chose fort embarrassante. Nous ne voyons dans cette lettre de la Justice sociale qu'un fait, c'est qui : ceux qui souffrent de l'abondance des récoltes et de la cherté, quand même, du prix exorbitant des aliments sont nombreux, c'est que la misère persiste et couche chaque jour un nombre incalculable d'honnêtes et laborieux travailleurs sur le pavé, sans gîte et sans pain; les ateliers sont déserts, les hôpitaux et les prisons regorgent, les dernières épreuves de la misère sont en permanence à la chaumière et dans la mansarde et pendant ce temps, la bourgeoisie se gave. — Tel est le tableau navrant de la vie d'aujourd'hui, dans un pays où le numéraire dépasse celui de toutes les puissances voisines; dans un pays où, avec de sages économies, avec des réformes salutaires, avec une transformation de l'impôt, avec une politique de paix et d'ordre social, l'ouvrier devrait être relativement heureux.

Qu'il nous soit permis de demander à Jean Bonsens si c'est en vertu des principes démocratiques et de justice sociale, que les produits de nos industries sont si largement protégés à la frontière?

Est-ce aussi en vertu de ces principes qu'une tonne de denrées de provenance étrangère paie, pour une même distance, sur les chemins de fer français, dans la majorité des cas moitié moins que la même quantité d'une denrée de provenance française?

Jean Bonsens semble surtout se préoccuper de l'intérêt des consommateurs, et n'a pas le moins du monde l'air de se douter que, si tout le monde est consommateur, tout le monde est fatalement forcé d'être producteur de quelque chose; c'est dans l'ordre social. En sorte qu'en un pays, qui, comme le nôtre, possède une jolie liste de droit de douane; la partie de la population qui consomme les marchandises protégées, et produit celles livrées à la concurrence universelle, se trouve injustement tributaire des autres producteurs nationaux.

Dans ce cas, il nous semble logique que Jean Bonsens devrait demander *ipso facto* la complète suppression des douanes et des

octrois, impôt tout au plus digne du moyen-âge.

Louis XV et Louis XIV ont pu tolérer le pacte de famine, mais nous sommes en 1885 et nous vivons sous la forme du gouvernement de la République.

De son côté, Jacques Bonhomme a raison de demander pourquoi les gros cultivateurs n'ont point élevé la voix lors de la discussion des conventions, cette monstruosité accomplie en pleine République, par une assemblée républicaine (?) gagnée, soudoyée par avance, qui vend ses votes, comme Mangin vendait ses crayons.

Les deux lutteurs de la justice sociale se passionnent pour le droit populaire; à notre tour, nous placerons modestement notre mot, en déclarant que nous sommes du côté des consommateurs, c'est-à-dire du côté de tout le monde.

Louis XV a fait, pour s'enrichir au dépens de la nation, ce que font aujourd'hui, et sans que personne songe à les en blâmer, tous les gros meuniers ou marchands de grains.

À qui la faute? Aux électeurs qui vont à l'urne, sans autre souci que celui de faire plaisir au patron, sans autre souci que celui de donner au maître tous les moyens de l'affamer un jour. Et quand l'électeur, docteur la veille, crie trop fort le lendemain, juges et gendarmes sont là pour le mettre à la raison. Les ateliers se ferment, le chômage lève sa tête hideuse, le pacte de famine s'installe en maître au foyer du prolétaire, et le droit du faible est maté.

Les naïfs, doublés des agriculteurs roublards, ont montré la constance de leur satisfaction, en votant pour les candidats officiels avec une persévérance qui nous a valu définitivement la défaite, le démembrement et... et le traité de Francfort.

Les élections générales frappent aux portes de la démocratie, nous verrons bientôt si le peuple sera l'éternel dupé, l'éternelle victime du capital.

Dans quelques mois les dupeurs vont encore lui demander à quelle sauce il veut être accommodé; nous attendons avec confiance, au moment suprême du scrutin, la réponse énergique et sage que le travail doit faire au capital.

La coupe est pleine, elle déborde! ce débordement doit fatalement noyer les dupeurs; l'heure de l'immersion rédemptrice va bientôt sonner au cadran de la justice sociale.

J.-B.-A. PAGES.

Dans la société capitaliste où nous vivons, le travail n'a pour mobile pivotale que la peur de mourir de faim.

Le travailleur civilisé est un véritable forçat.

V. CONSIDÉRANT.

DÉPÊCHES DE NUIT

GUERRE DE CHINE

Les renforts, actuellement en route pour le Tonkin, arriveront, suivant toutes prévisions, vers le 10 janvier.

Depuis l'affaire de Kep, dans laquelle le général Négrier a été blessé, le 10 octobre, c'est-à-dire depuis trois mois et demi, notre corps expéditionnaire, qui devait, au dire du ministre tonkinois, marcher si rapidement à la conquête de Lang-Son, est resté dans ses cantonnements, en attendant les renforts qui lui étaient indispensables pour continuer la campagne.

Malgré cela, les hostilités n'ont jamais cessé de la part des Chinois qui, avec une ténacité à laquelle on était loin de s'attendre, venaient presque journellement attaquer nos avant-postes et tenter de nous déloger des forts occupés par nos soldats.

Pendant cette période d'inaction de notre part, l'armée chinoise n'a cessé de grossir ses rangs, d'aggraver ses soldats dans des combats incessants; aussi nous nous trouvons aujourd'hui en présence de troupes nombreuses disciplinées et armées, avec lesquelles il nous faut sérieusement compter, quel que soit le mépris que fasse de cette « quantité négligeable » le grand tacticien Jules Ferry.

TUNIS. — Le fils du Bey est venu ce matin, au nom de son père, présenter ses souhaits de nouvel an à M. Cambon.

Le résident a reçu ensuite la colonie anglaise, qui était très nombreuse.

Aimez-vous les uns les autres

Notre Sainte Mère l'Eglise continue à nous témoigner son affection. On raconte que les zouaves pontificaux, le général Kanzler en tête, ayant été souhaiter à Léon XIII de nombreux deniers de Saint-Pierre, le bonhomme en jupon blanc leur a répondu qu'il comptait, pour une affaire prochaine, sur le dévouement de leurs officiers. Diable! se prépare-t-il donc quelque mouvement de la soutane, en faveur du trône? Il est bien évident que le souverain chef des déguisés religieux n'aime ni la France, ni la République, ni la Révolution. Ses rêves sont connus. Ses projets sont dévoilés. Il y a plus d'un an que son armée s'est pourvue de ces poignards sur lesquels Christ montait la garde, et qui étaient à la fois un symbole de paix et un instrument de guerre...

Le nommé Pecci, pape de son état, qui exerce sur le monde catholique la représentation du nommé Dieu, croit-il que le moment est venu d'appliquer la maxime du « maître » — *aimez-vous les uns les autres* — en renouvelant les merveilles du chassey-pot? Dans ce cas, le voyageur de commerce de la bondieuserie peut à son aise faire mettre flamberge au vent par ses zouaves, nous verrons ces palladins à la besogne.

Informations

Un journal qui passe, non sans raison, pour recevoir les communications officielles de Ferry, annonce qu'il serait question de diriger sur Pakoi la brigade qui va partir en janvier et d'occuper ce point militairement si, à l'époque où devront arriver ces troupes, le général Brière de l'Isle n'a pas réussi, avec les renforts qu'il va recevoir, à s'emparer de Lang Son.

L'occupation de Pakoi, dit ce journal, dépendrait en outre de la résistance que l'amiral Courbet rencontrera à Tamsui.

— Mercredi, à quatre heures de l'après-midi, M. le président de la République a reçu S. Em. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.

— MADRID, 1^{er} janvier. — De fortes secousses ont été ressenties à Terrox (province de Malaga). On a entendu ce matin des bruits épouvantables.

A Alluauchas (province de Grenade), le sol s'est entr'ouvert; une église a été engloutie jusqu'à sa flèche et quatre maisons de campagne, avec leurs habitants et des animaux, ont disparu dans d'autres crevasses.

Un crédit sera officiellement demandé aux Cortes en faveur des victimes de l'Andalousie.

— Mme Clovis Hugues a été extraite hier de la prison de Saint-Lazare et conduite devant le président Berard des Glajeux qui doit diriger les débats de cette affaire.

— AMIENS. (Un drame d'amour.) — On a retiré de la Somme, hier matin à onze heures et demie, les cadavres de deux jeunes gens enlacés; un jeune homme de dix-neuf ans, nommé

Florence Lercy, demeurant cité Caron, faubourg de Ham, et une jeune fille de dix-huit ans, nommée Bosquet, demeurant rue du Don.

Ces deux jeunes gens avaient passé gaiement ensemble la soirée d'avant-hier au bal Juvenel, rue de la Voirie, et rien ne faisait présager leur sinistre projet.

Les cadavres des jeunes gens ont été transportés à l'Hôtel-Dieu, et une enquête a été ouverte pour rechercher les causes de ce drame.

LETTRES PLÉBÉIENNES

II
(Suite)

Qu'est-ce donc que Théodora? Est-ce une de ces évocations puissantes, magiques, géniales qui font surgir tout-à-coup comme un phare de lumière, de vie et de gloire à l'œil ébloui des générations, dont l'intense rayonnement éclaire et féconde un temps, glorifie une époque et en prépare une autre? D'un de ces hautains signaux qui apparaissent de temps en temps aux nations? Quelque chose comme une nouvelle *Marseillaise* littéraire, philosophique et sociale, sonnante tous les soirs à pleins poumons, dans la trompe d'or des grandes résurrections, le réveil de l'humanité et de la France enfin rendues aux longs essors et aux larges pensées!

Pas tout-à-fait, Théodora, c'est... la plus abominable des impuretés de l'histoire, ou plutôt d'un temps que tache d'oublier l'histoire, de cet affreux chaos de boue et de sang, rappelant éternellement, suivant l'admirable expression du Poète

Le lavabo vidé des pâles courtisanes.

Et quelque chose de pis, du colossal monceau d'ordures physiques et morales, accumulées sur le gigantesque tas de fumier décomposé qui a nom : le Bas-Empire.

Théodora : c'est le spectacle d'un des plus hideux accouplements qui aient jamais attristé la lumière du jour, de celui qui mit une des plus basses prostituées, une des plus cyniques comédiennes de Byzance dans le lit officiel de César. Additionnez et combinez la cruauté de Néron, de Torquemada, d'Henry VIII, vous obtiendrez assez exactement la sensation de ce que fut Justinien. La femme valait l'homme, le monstre femelle valait le monstre mâle. Tous deux avaient une égale soif d'or et de sang, tous deux assassinaient pour voler, tous deux s'engraissaient des dépouilles de leurs victimes. Justinien était sanguinaire et superstitieux, Théodora était sanguinaire, immonde et dévote.

Il y a douze siècles qu'on laissait dormir le souvenir de ce couple épouvantable dans les catacombes de la honte, et voici qu'en pleine République, on l'en tire; pourquoi? Pour donner un rôle à Mlle Sarah Bernhardt.

Car tout est là. C'est absolument avéré. M. Sardou l'a formellement déclaré; Sarah Bernhardt l'a fait songer à Théodora et il a écrit Théodora pour Sarah Bernhardt. Délicat hommage, en vérité, et qui est allé droit au cœur de celle à qui il était adressé. Mlle Sarah Bernhardt a été extraordinairement flattée de l'idée de jouer les *Nana* consommées du VI^e siècle. Les amateurs prétendent que jamais son malsain et troublant talent n'a donné une note plus vraie, plus convaincue. Elle a été positivement éblouissante dans le sacre de la fange.

Et, quand j'écris « sacre », l'expression n'a rien que de très pondéré. D'après les évaluations les plus modestes, M. Duquesnel, le directeur de la Porte-Saint-Martin,

a dépensé plus de douze cent mille francs — vous entendez bien, ouvriers sans travail, plus de douze cent mille francs — pour la décoration de cette souillure historique. Les deux tableaux du *Cabinet de Justinien* et de la *Loge impériale* ont coûté plus de cent mille francs ; on a mis sur les épaules de l'empereur Sarah un manteau qui est à peu près de même valeur. L'ensemble de ses costumes représente, rien qu'en pierres, plus de cent cinquante mille francs, chiffre officiel. Ajoutons qu'aux premières représentations, les fauteuils valaient cent cinquante francs, les loges huit cent, et que toute la salle, — places numérotées, est louée pour deux mois.

Oui, voilà où nous en sommes, parce qu'il y a quelque part une comédienne qui excelle dans le genre délitescence, une Rachel de la décadence et de la dissolution qui fait tourner la tête à la dépravation contemporaine, voilà le théâtre et la littérature qu'on donne à la France, — pendant que le vieux grand Dante populaire, incompris et froid, qui s'appelle FÉLIX PYAT ne trouve pas un Directeur à Paris pour jouer son plus haut chef-d'œuvre et que son sublime *Chiffonnier* est obligé de se réfugier aux Batignolles, sur une scène de la banlieue d'hier, pour y apostropher et y maudire à son aise la couronne exécrée qu'il ne lui a plus été donné de briser en plein Paris depuis les grands jours de février.

JEAN LAZARE.

P. S. — Je n'ai qu'à m'applaudir du soin apporté par les typographes de l'*Avenir* dans la composition de ma première Lettre. Ce n'est certainement pas à leur inattention, c'est au grimoire de la copie qu'il faut attribuer l'erreur commise au passage suivant de l'article paru sous ma signature dans le numéro du 26 décembre :

« Voilà pourquoi on a inventé l'opportunisme... voilà pourquoi on a déclaré M. Zola, son grand littérateur, vrai père, seul père de l'industrie à l'agent Morin... »

Il faut lire :
« Voilà pourquoi ON A DÉCORÉ M. Zola, vrai père, seul père de l'industrie à l'agent Morin. »

J. L.

Actualités

L'Allemagne a notifié aux puissances sa prise de possession de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée.

Ce qui manque à l'Allemagne dans cette petite combinaison d'étrangers, c'est de consulter les indigènes pour savoir s'ils aiment danser à coups de canon. Les indigènes de la Nouvelle-Guinée nous dirons ça sous peu.

Les médecins ont conseillé au pape de s'abs- tenir de tout travail et d'aller soigner sa santé dans les montagnes.

C'est la deuxième fois que nous recevons ce bulletin sanitaire. Aussi nous voilà obligés d'offrir une seconde fois nos services à Sa Sainteté.

Qu'il vienne donc au mont Cindre !

Les Pavillons-noirs ont reçu de grands ren- forts du Yu-Nam.

Allons, tant mieux ! On aura des nou-

velles du général Brière de l'Isle. Il y a longtemps que nous en sommes privés et que nous avons toujours pris les Pavillons- Noirs pour un mythe.

La maison de Gambetta, à Ville-d'Avray, a été visitée hier par ses nombreux amis.

Combien, dans le tas, ont dû trouver que la soupe est devenue maigre depuis la mort de ce gras personnage ; combien, dans le tas, ont soupiré après les truffes et le cham- pagne d'antan.

Le *Daily Télégraph* dit que Léon XIII a inter- dit l'usage de la lumière électrique dans les églises catholiques.

Ce diable de pape me tombe toujours sous la main ; mais, cette fois, c'est pour le bon motif : c'est pour me donner l'occa- sion d'affirmer que, pour que les églises soient pleines, il faut qu'il fasse noir dans la boîte.

La place Bellecour, ainsi qu'une plaque l'indique, continue à s'appeler place Louis- le-Grand. Je consens à ce que le nom de ladite place soit maintenu, mais ne pour- rait-on pas y ajouter un mot, rien qu'un : Louis-le-Grand — *Coquin*, et nous serons d'accord avec la municipalité et le Pala- tinat.

Nauendorf, l'horloger, prétendant au trône de France, vient de publier un manifeste poli- tique.

Ce Louis XVII qui signe Charles XI m'a fait pouffer de rire, puis, réflexion faite, je me suis aperçu que ce Tapon-Fougas n'était pas plus bête que ces concurrents. Je vote- rai pour lui quand il aura remonté son grand ressort.

Mme la princesse de Hohenlohe, femme de l'ambassadeur d'Allemagne, vient d'arriver à Paris, où elle passera l'hiver.

On ne dit pas si la belle Gretchen logera à l'enseigne de nuit. Ce serait drôle !

L'enfant de Bethléem n'en serait pas jaloux.

BERNE. — Lundi soir, la police de Bienne a arrêté, dans un hôtel de cette ville, un avocat qui se serait enfui de Rome et qu'on soupçonne être l'auteur d'un vol considérable commis à Rome.

Aurait-il par hasard volé la mule du pape ?

C'est pour le coup que le père Pecci serait un va-nu-pieds.

PETIT-POUCET.

POUPÉES ET PANTINS

Voici le temps des jouets, des poupées, des pantins. Il n'y a plus guère que les enfants qui s'en amusent. Au siècle der- nier, en 1756, c'était bien différent. C'est à cette date que les gens du bel air imaginè- rent le jeu des pantins.

Chacun avait son pantin dans sa poche, et l'on s'en amusait dans les salons, au spectacle, à la promenade.

Plusieurs chansons coururent à cette oc- casion : « Tout homme est un pantin », c'é-

tait l'ordinaire refrain. Qui n'a entendu chanter, au moins par sa grand-mère :

Que Pantin serait heureux,
S'il avait l'art de nous plaire !

L'auteur anonyme d'un poème sur le luxe, publié en 1782, nous conte qu'un ré- glement de police proscrivait ce joujou « parce que les femmes, vivement impres- sionnées par le spectacle continu de ces petites figures, étaient exposées à mettre au monde des enfants aux membres dislo- qués, des enfants pantins. »

La mode s'était emparée de cette manie et toutes les dames voulaient être habillées à la pantin.

D'Alembert, qui décrit le pantin, ajoute : « La postérité aura peine à croire qu'en France des personnes d'un âge mur aient pu, dans un accès de vertige assez long, s'occuper de ces jouets ridicules et les re- chercher avec un empressement que dans d'autres pays on pardonnerait à peine à l'âge le plus tendre. »

À la cour, à la ville, on voyait jusqu'à des vieillards tirer de temps à autre le fil d'un pantin pour le faire danser sérieusement d'une main tremblotante.

Rien ne peut faire mieux comprendre la frivolité des hautes classes à cette époque et la misère de leurs loisirs.

L'aristocratie parifait, jouait au pantin, tombait pour ainsi dire en enfance — tandis que le peuple se faisait homme.

ÉTRANGER

ALLEMAGNE. — BERLIN. — L'empereur et l'impératrice ont reçu ce matin, à neuf heures trois quarts, les membres de la famille royale et ont assisté ensuite à un service à la cathé- drale.

L'empereur a reçu cet après-midi les am- bassadeurs d'Italie, d'Autriche, de France, d'Angleterre et de Turquie, qui sont venus en carrosse de gala lui présenter leurs compli- ments de nouvelle année.

ANGLETERRE. — LONDRES. — Un télé- gramme de Melbourne annonce qu'une grande exaspération règne à Victoria, à cause des annexions allemandes dans le Pacifique, et surtout à cause de l'occupation dans la Nou- velle-Guinée.

ITALIE. — ROME. — Dans les cercles du Vatican, on proteste vivement contre l'asser- tion de plusieurs journaux russes, que le Saint-Siège cherche à donner un caractère po- litique à la célébration du millénaire de saint Méthode.

EGYPTE. — CONSTANTINOPLE. — La police a arraché, hier, une certaine quantité de pla- cards manuscrits en grec et en français, qui étaient affichés sur divers points de la ville.

Ces placards contenaient des attaques vio- lentes contre le grand-vizir, qui est accusé d'avoir conduit le pays à sa ruine.

CATASTROPHE DE L'ANDALOUSIE

MADRID. — Des témoins oculaires du tremblement de terre en Andalousie rap- portent que des scènes terribles ont eu lieu dans les petits villages.

On n'a eu aucune nouvelle jusqu'à hier, parce que toutes les autorités sont mortes écrasées. Après la secousse, des pluies tor- rentielles ont empêché les secours ordonnés par les préfets.

A Grenade, des secousses se sont renouvelées ; une panique s'en est sui- vie.

L'effet général des secousses était des plus horribles.

Populations bivonaquées

Dans quelques villes, comme à Malaga, la majorité des habitants passe la nuit à la belle étoile.

Quelques-uns ont obtenu la permission moyennant cinq francs par heure, de dor- mir dans les wagons de deuxième classe du dépôt de la gare du chemin de fer.

Chaque omnibus était loué 180 à 200 francs.

On a cherché à construire des baraques en bois au milieu des places ou hors des villes, mais comme elles étaient insuffisan- tes pour tous, la majorité a été chauffée pendant la nuit par de grands feux.

Hier dans la nuit les mêmes scènes se sont reproduites.

Les secours

M. Canovas a déclaré ce soir à la Cham- bre qu'il fera tout ce qui sera possible pour secourir les populations ruinées ; néan- moins les malheurs sont si grands que les ressources ordinaires ne suffisent pas pour réparer les pertes et soulager les in- fortunés.

Les pertes, dans la ville d'Alhama seule, dépassent cinq millions de francs.

On a reçu aujourd'hui le relevé des vic- times, qui dépasse deux mille ; les pertes matérielles sont immenses.

De mémoire d'homme jamais l'Andalou- sie n'a vu une pareille catastrophe.

DERNIÈRE HEURE

PARIS, 10 h. s. — A la suite de l'adjudi- cation qui a eu lieu hier matin à Paris et à laquelle ont pris part vingt-sept armateurs de tous les ports de France, le gouverne- ment a affrété les steamers la *Provence*, la *France* et le *Bearn*, de la Société Générale des transports, et le *Cachar*, de la Compa- gnie nationale.

11 h. — Deux navires français sont par- tis pour la Corée.

On télégraphie de Taïwan, le 22, au même journal :

Aucun navire ne bloque Taïwan depuis huit jours.

Le blocus est souvent violé sur la côte septentrionale.

Minuit. — Une dépêche officielle de Grenade, du 30 décembre, annonce que deux nouveaux tremblements de terre ont eu lieu entre huit et dix heures du soir. Les détails manquent.

1 h. — Plusieurs journaux annoncent que Louise Michel sera prochainement graciée ; il se pourrait que cette décision fut prise dans le conseil des ministres qui aura lieu demain.

PHILLETON DE L'AVENIR (102)

LE COUSIN DU DIABLE

Par Gontran BORYS

PREMIÈRE PARTIE

Le Diable à Tournai

(Suite).

— Attends ! dit-elle d'une voix brève. A la contraction de ses traits, il était facile de voir que ses réflexions étaient graves.

— Aide-moi ! reprit-elle soudain.
— Que veux-tu faire ?
— Transporter le blessé chez moi.
— Quoi !... d ns cette ruine ?
— Aide-moi, te dis-je !

Madeleine passa son bras sous les ais- selles de Florestan, Jeanne le souleva par les pieds ; puis, avec des précautions infi- nies, elles se dirigèrent du côté de la mai- son.

Une fois là, leur tâche n'était accomplie qu'à moitié ; il leur restait à gravir l'esca-

lier, entreprise des plus rudes avec un aussi lourd fardeau que le vicomte.

Heureusement, les deux jolies plébéien- nes avaient reçu du ciel, en naissant, une fort notable dose de vigueur.

Elles arrivèrent sans encombre au pre- mier étage et, après mille peines, elles dé- posèrent M. de Morlac sur l'immense lit dont nous avons parlé.

Tandis qu'elles reprenaient haleine, des coups furieux retentirent à la porte d'en bas.

Jeanne courut au vitrail.

— C'est le capitaine !... s'écria-t-elle, stupéfaite et charmée.

— Quel capitaine ?

La meunière rougit.

— Celui qui a blessé ce gentilhomme.

— Que veut-il ?

— Son blessé, apparemment ; car il amène avec lui deux porteurs et un bran- card.

Madeleine devint soucieuse.

— Hein ! reprit triomphalement Jeanne. Voilà qui est magnanime, j'espère.

Et, dans son for intérieur, elle ajouta :

— Bon Raphaël ! noble ami ! cœur vail- lant et généreux !

Au dehors, le capitaine continuait à heurter d'importance. Jeanne, frémissante d'aise, offrit de descendre ; Madeleine s'y opposa.

— Comment, s'écria la meunière dé- pitée, tu ne veux pas que j'aille ou- vrir ?

— Non.

— Tu tiens donc à garder chez toi ce pauvre garçon ?

— Oui.

— Eh bien ! ma chère, fit Jeanne avec un peu d'airieur, tu peux te flatter d'avoir des idées bizarres ! Aller t'embarasser d'un mourant inconnu...

— En tous cas, ce serait une idée chari- table.

— Charitable !... mais, ma pauvre en- fant, tu le condamnes infailliblement à mourir !... Songe donc que tout lui manque ici ! Qui le veillera ? Ce n'est pas moi, d'a- bord j'ai mon ménage. Et, quant à toi, n'es- tu pas retenue, la plupart du temps, à l'hô- tel de Thun.

— N'importe !... j'aurai soin de lui ; sois tranquille.

Don Raphaël cognait sans se décourager, ce qui excitait singulièrement la petite meunière.

— Ah ça, reprit-elle, sais-tu que décidé- ment tu me donnes à penser ? Voyons, ré- pète-moi que tu as vu ce gentilhomme aujourd'hui pour la première fois...

Madeleine haussa les épaules.

— Si cela peut t'être agréable, dit-elle, je te le jure,

— Alors, je n'y comprends plus rien... Comment, un trésor est caché dans cette maison, et tu y introduis un étranger !

— Il n'est guère en état de me dévaliser, ce me semble.

— Non, mais sa présence va retarder tes recherches ; or, tu me disais tout à l'heure qu'il y avait urgence à trouver cet argent, parce que chaque jour de retard peut dé- terminer de grands malheurs.

— Eh bien ! répliqua Madeleine en dési- gnant le corps inanimé du vicomte, les malheurs que je redoutais ont commencé à se produire, comme tu vois... La découverte du trésor n'empêcherait rien désormais... J'y renonce.

Jeanne ouvrit des yeux énormes.

— Quoi ?... fit-elle. Quel rapport y a-t-il entre le trésor et cet inconnu ?

— Un rapport intime, dit Madeleine.

La blonde meunière se prit la tête à deux mains. Son fragile cerveau avait, depuis une heure, accumulé tant de suppositions, de combinaisons et de conjectures qu'il était prêt à éclater...

Heureusement, l'amour y apporta une diversion salutaire.

Don Raphaël cessait de frapper et s'éloi- gnait de la maison, persuadé qu'elle était déserte, mais de plus en plus stupéfait de la disparition de M. de Morlac.

(A suivre.)

TIRAGE DÉFINITIF DE LA LOTÉRIE DES ARTS DÉCORATIFS

N° 6,333,590 gagne 500,000 francs.
6,646,370 gagne 100,000 francs.
11,167,249 gagne 50,000 francs.
1,009,943 gagne 25,000 francs.
8,640,914 gagne 25,000 francs.
3,615,518 gagne 10,060 francs.

20 n°s suivants gagnent chacun 1,000 fr.
4.851.022 12.412.924 5.288.520
680.596 1.831.119 10.183.235
5.134.314 5.348.758 6.960.094
10.112.306 8.825.529 12.303.657
7.670.624 973.730 7.237.212
7.4355252 4.740.015 9.822.044
212..21 137.782

Lots de 500 francs
43.258 1.903.072 7.119.688 9.963.535
47.407 5.377.407 7.424.185 9.994.428
177.800 5.658.946 7.624.550 10.059.144
223.625 5.771.339 7.770.696 10.064.765
278.233 5.542.526 7.846.006 10.163.801
224.747 5.765.937 7.853.462 10.263.744
1.166.292 5.800.629 8.028.216 10.272.561
1.653.522 5.877.691 8.035.194 10.759.717
1.777.221 6.038.088 8.082.625 11.125.223
2.002.133 6.050.107 8.113.059 11.240.701
2.059.818 6.084.546 8.192.762 11.763.453
2.310.878 6.234.843 8.273.668 12.042.106
2.535.317 6.274.516 8.407.716 12.173.539
2.925.601 6.583.298 8.697.410 12.211.517
3.141.290 6.839.266 8.836.666 12.220.493
3.536.401 6.912.089 8.943.572 12.759.851
3.767.956 6.917.757 9.235.023 12.761.171
4.162.838 6.952.991 9.671.492 13.036.713
4.333.174 6.996.056 9.758.549 13.200.580
4.867.566 7.041.272 9.937.530 13.643.867

MENUS PROPOS

On demandait un jour à un journaliste de nos amis :
— Quelle différence y a-t-il entre une glace et une femme ?
Et lui de répondre :
— C'est qu'une femme parle sans réfléchir et qu'une glace réfléchit sans parler.
Mais une dame, qui n'était pas contente de cette définition, lui dit :
— Sauriez-vous me dire, monsieur, quelle différence il y a entre un homme et une glace ?
Comme elle ne recevait pas de réponse, la dame ajouta :
— Eh bien ! c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours.

Au restaurant, un monsieur commande une douzaine d'huîtres. Le garçon arrive avec le plat de marennes, en saisit une et l'avale à la barbe du client stupéfait.
— Mais enfin, garçon ! s'écrie celui-ci dès qu'il eut recouvré la parole, que signifie?...
— Monsieur, répond tranquillement le garçon, je les ai comptées... Il y en avait treize.

FEUILLETON DE L'AVENIR (121) LE PALEFRENIER Par Henri ROCHFORD (Suite)

Quand son âme s'envolait à tire d'aile dans la chambre de son Yvonne, comme un pigeon voyageur qui retourne obstinément à son nid, un gardien venait boucler son corps dans une casemate dont, de huit heures du soir à six heures du matin, il sentait peser sur lui les barreaux. Il croyait voir le fil magnétique qui les reliait l'un à l'autre s'amincir peu à peu. Le jour où il mettrait le pied sur le pont du transport, il devait centupler leur éloignement, le fil se romprait et son retour même ne le retrouverait pas.
Cependant les retards apportés à son embarquement, qu'il avait supposé prochain, commençaient à l'intriguer sérieusement. Après l'Orne et le Var, on annonçait l'arrivée du Rhin dans les eaux de l'île Ré. Les déportés inscrits sur les listes de transportement étaient avertis par un supplément de rations quotidiennes et des distri-

L'ŒUVRE DES FOURNEAUX DE LA PRESSE

Les huit fourneaux en exercice continuent à fonctionner dans les meilleures conditions. Le nombre des portions qui y sont délivrées maintenant a plus que doublé depuis l'ouverture.

Au fur et à mesure que nos tickets se répandent dans la population, les consommateurs affluent dans nos réfectoires populaires.

Plusieurs personnes auraient désiré acheter des bons pour distribuer le premier de l'an; mais le numérotage des tickets, qui a pour but d'empêcher la contrefaçon et de faciliter le contrôle, retarde l'émission de ceux que nous offrirons plus tard au public, qui pourra se les procurer spécialement dans les bureaux des journaux.

Nous prions donc les acheteurs de bons à remettre à des indigents, de se réserver pour plus tard et d'excuser leur petite déconvenue du 1^{er} janvier. Les bons déposés dans un certain nombre de bureaux de tabac restent spécialement affectés aux consommateurs directs.

La représentation du 31 décembre au cirque Rancy a été fructueuse, et nous remercions avec empressement M. Rancy de sa générosité.

Ce soir, la recette brute du premier bal au Cirque-Bellecour sera également attribuée à l'Œuvre de la Presse lyonnaise. Nous souhaitons à M. Renard, qui a eu cette bonne pensée, et à nous qui devons en bénéficier, une grande affluence de visiteurs.

Total..... 7.708 »
Montant des listes précédentes... 67.839 35
Total à ce jour... 75.547 35

COMÉDIE BUDGÉTAIRE

Nous n'avons pas voulu, jusqu'à ce jour, montrer aux électeurs lyonnais tout ce qu'avait de beau le gouvernement opportuniste, se répandant jusque sur le Conseil municipal. Toute l'attention a été portée sur la Chambre et le Sénat, se trouvant dans l'impossibilité de voter le budget de l'Etat dans les délais légaux, et obligés de recourir aux douzièmes provisoires, et on a oublié que sous sa main on avait une municipalité qui recourrait aux mêmes moyens que Sa Majesté Jules Ferry.

Les lauriers du Tonkinois empêchaient Gailliton 1^{er} de dormir, et lui aussi a voulu ses douzièmes provisoires. La plus petite commune de France vote son budget à la session de mai, alors la ville de Lyon ne doit le voter que lorsque les dépenses sont en exercice, telle est la volonté du pacha qui règne en maître sur les éunuques qui siègent dans la salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville.

Les travaux publics inscrits au budget de 1885, les modifications que le conseil peut apporter au fonctionnement des divers services municipaux ne pourront avoir lieu que très tard dans l'exercice de 1885 et lorsque cela aura plu à M. Gailliton, ainsi qu'à M. Jules Ferry qui doit approuver ce budget.

butions de vin plus copieuses, d'avoir à se préparer pour un voyage qui pouvait être le dernier. On les lestait d'un surcroît de nourriture qui les aidât à supporter le roulis.

Roderic alla se renseigner auprès du directeur sur les causes de l'ajournement inqualifiable de l'exécution de la sentence qui l'avait frappé.

La plupart des fonctionnaires chargés de la garde des condamnés politiques mêlent à leur antipathie naturelle pour les théories de leurs pensionnaires, une excessive prudence, n'étant jamais sûrs que les criminels d'aujourd'hui ne seront pas les Excellences de demain. Aronelli, ex-chevalier de la Légion d'honneur, ex-membre du comité central, était pour ses argousins et leur chef un personnage qu'il était dangereux de se mettre à dos par des sévérités inutiles. Aussi le directeur du dépôt s'empressait-il de lui communiquer les listes qu'il venait de recevoir du ministère de l'Intérieur.

Le nom d'Aronelli s'y étalait en tête de la première colonne, mais il était rayé au crayon rouge et suivi de ce mot écrit par le même crayon : *sursis*.

— A quoi dois-je attribuer ce sursis? demanda-t-il.

— Je l'ignore, dit le directeur, Voilà trois fois que vous êtes porté sur les listes, et

Jusqu'à là, les ouvriers sans travail pourront se serrer d'un cran. M. le maire dine, mais, au moins, l'étude de l'emploi des deniers de la ville aura été écourtée, car tel est le bon plaisir de M. le docteur maire.

Ah! on aura fait de belles réceptions au 1^{er} janvier; on n'aura pas eu sa goutte ce jour-là, mais ce sera justement une cause pour que le travail municipal en souffre; car, suivant une expression échappée à un des sous-vétérinaires du docteur municipal, il n'y a que lorsqu'il est malade qu'il travaille.

Résumons-nous.

Le budget est en retard de six mois, quoique la commission chargée de l'étudier se réunisse deux fois par jour depuis deux mois.

Le rapport du maire sur le compte administratif de 1883 n'est encore distribué que partiellement et sur épreuve, quoiqu'il soit voté déjà.

Le projet de budget de 1885 a été étudié d'une façon dérisoire, à cause de son dépôt tardif par l'Administration; voilà le bilan de cette administration intelligente que les électeurs lyonnais ont eu le tort de croire indispensable.

Union de Bienfaisance de la Presse

M. Renard, le sympathique directeur du cirque de Bellecour, donnera demain 3 janvier son premier bal en faveur des fourneaux économiques.

La totalité de la recette est acquise à l'Œuvre; tous les frais de la soirée sont à la charge du directeur du cirque.

Nul doute que la population lyonnaise, qui a donné à M. Renard un éclatant témoignage de sympathie, voudra donner à ce bal tout l'attrait que mérite le but dans lequel il est donné.

Quand il s'agit de soulager ceux qui souffrent, et ils sont nombreux, la brave population lyonnaise n'hésite jamais; la solidarité est pour elle un culte; elle le prouvera en se portant en masse au bal que M. Renard offre au bénéfice des ouvriers malheureux.

La recette de cette soirée apportera de bienfaisants résultats à ceux qui sont privés des premiers besoins de la vie et affirmera une fois de plus que l'Œuvre des fourneaux économiques est une bonne inspiration en même temps qu'une nécessité qui s'impose.

Nous félicitons M. Renard de son esprit philanthropique.

A TRAVERS LYON

Hôtel-Dieu. — Dans l'après-midi d'hier, un sieur Thomérieux, 21 ans, lithographe, 27, rue Tramassac, saisi par le froid a été ramassé inanimé dans l'allée de la maison n° 4 de la place Saint-Jean.

Par l'ordre du commissaire du quartier, Thomérieux a été conduit en voiture à l'Hôtel-Dieu.

Cet homme dont l'état de faiblesse était extrême, était sorti le matin même de l'hôpital.

Jeux et blessures. — Hier, le nommé Emile Boulard, âgé de 20 ans, demeurant rue François-Dauphin, 18, a été arrêté sous l'inculpation de coups et blessures volontaires, sur la personne de M. Viel, restaurateur, rue Mulet, 4.

Cet individu a été conduit au bureau de police.

Vol à l'étalage. — Hier matin, le nommé Vincent Graillat, marchand ambulant, rue de Bonnel, 83, a été surpris et arrêté au moment où il venait de soustraire trois petits fûts de grès, à la vitrine d'un marchand de vaisselle de la Guillotière.

Traduit aux flagrants délits, Graillat a été condamné à 48 heures de prison.

Faux billets de banque. — Ces billets sont facilement reconnaissables; le papier est jaunâtre, savonneux au toucher, les figurines sont inachevées. Les chiffres ont des bavures, et le texte de l'article 139 est presque illisible. Tous ces billets sont de 100 francs, type 1882. Ils portent les signes Y 361-398.

L'affaire de la rue de Vendôme. — L'enquête sur cette affaire se poursuit avec la plus grande activité, trois malfaiteurs de la pire espèce, et sur les quels pèsent de graves soupçons, ont été arrêtés ces jours derniers.

Il faut espérer que l'on arrivera à jeter le jour sur cet horrible crime.

Rixe. — Un soldat du 79^e de ligne, en état complet d'ivresse, qui se trouvait hier soir dans un cabaret de la rue de Charvres, s'étant querellé avec plusieurs consommateurs, a sorti son sabre et s'est mis à en menacer les personnes présentes.

Les gardiens de la paix qu'on était allé quêrir, intervinrent et conduisirent le soldat à la place sans autre incident.

Arrestations. — Hier, vers trois heures du soir, le nommé Jean Louis Sauge, en état complet d'ivresse, a été arrêté à la gare de Perrache, par le gendarme de service.

Cet individu qui a pour résidence obligée St-Léonard, près Couzon, sera également poursuivi pour vagabondage et rupture de ban.

— Hier, vers deux heures du soir, le nommé Pierre Poinot, menuisier, demeurant Grande-Côte, 35, a été arrêté pour ivresse manifeste et tentative d'escroquerie.

— Dans la même journée, le sieur Louis Guillaud, tripiier, demeurant rue de la Lône, a été arrêté sur la réquisition du vérificateur de l'octroi de Vaise, sous l'inculpation d'outrages et de menaces envers les employés qui invitaient Guillaud à arrêter sa voiture.

— Hier, vers six heures du soir, le nommé François Long, demeurant route de Venissieux, a été écroué pour ivresse et insulte aux agents qui l'invitaient à regagner son domicile.

Incendie place Perrache. — Hier, à huit heures du soir, un violent incendie s'est déclaré chez M. Rinck, propriétaire de la brasserie des Chemins de fer, située cours du Midi.

Le feu a pris naissance dans le séchoir servant à la fabrication de la bière, et en quelques instants les vastes entrepôts situés derrière la brasserie étaient la proie des flammes.

Les secours furent aussitôt organisés avec la plus grande rapidité, les pompes de la Gare et celle de la Manufacture des tabacs, mises les premières en batterie inondaient le foyer de l'incendie alimenté par une grande quantité de matières inflammables. La pompe à vapeur escortée des pompiers de diverses compagnies fit merveille.

A ce heu et, au moment où nous quittons le lieu du sinistre, l'on est complètement maître du feu.

Les pertes matérielles sont considérables. Mais fort heureusement, aucun accident de personne n'est à déplorer.

— Voyez donc à la seconde page, on parle de vous, dit le cantinier.

On y parlait de lui, en effet, et voici ce qu'on en disait :

« Le fameux Aronelli qui a dû à la fantaisie bizarre qui lui a pris de revenir tout exprès de Bruxelles pour se constituer prisonnier, de n'être condamné qu'à la déportation, est toujours à Saint-Martin-de-Ré. On avait annoncé son embarquement sur l'Orne puis sur le Var, puis sur le Rhin. Mais, chaque fois, un contre-ordre est venu suspendre son départ.

« On prétend maintenant qu'il ne quittera pas la France, et qu'un atelier de sculpture sera mis à sa disposition dans la prison où il est actuellement interné. Toutes ces faveurs seraient inexplicables, si ceux qui ont assisté à son récent jugement n'avaient pu constater que le révolutionnaire est très joli garçon, avec de grands yeux du plus beau noir et des dents du plus beau blanc.

Il y aurait sans ces ajournements successifs l'influence d'une jeune fille du plus grand monde, qui, subitement éprise du beau condamné, ferait feu des quatre pieds pour obtenir en sa faveur une remise de peine que les austères républicains du ministère ne refuseront certainement pas aux sollicitations de cette sirène.

(A suivre)

teur à Anse (Rhône).